

*« En France on
est révolutionnaire, mais
on n'est pas révolté. »*

Anna MAHÉ contre le Grand Soir

Anna MAHÉ : Le Grand Soir (p. 5)
Correspondance avec Georges DURUPT (p. 9)
Anna MAHÉ à Georges DURUPT (p. 12)
Correspondance avec Maurice IMBARD (p. 13)

Le Grand Soir

Il est des reproches auxquels on est toujours sensible et quand un étranger vient vous dire qu'en France on n'est pas révolutionnaire, le moins que vous puissiez faire, c'est de hausser les épaules à l'énoncé de cette énormité, ou mieux encore de répondre :

« Les Français ne sont pas révolutionnaires ? Mais vous ne connaissez rien, mais vous n'avez jamais assisté à une réunion de Jaurès ou d'Allemane, voire de Sébastien Faure. Mais vous ne lisez donc pas les articles véhéments où l'on appelle la Révolution ? Pas révolutionnaires ? Et depuis quand ? Voyons on est révolutionnaire ici de naissance, par essence pourrai-je dire, aussi aisément qu'on respire, et je puis vous assurer qu'aucun orateur, fut-il éloquent et grandiloquent plus que Jaurès n'aurait de succès s'il n'évoquait devant son auditoire la grande Révolution de demain.

« Vous n'avez donc jamais, au sortir d'une conférence où la Révolution a été prédite, vu des mains se tendre vers les vôtres tandis qu'on vous disait avec attendrissement : « Ah ! quand nous y serons ! quand Elle surgira grande et belle, victorieuse, amenant sur la terre le bonheur pour tous !... »

Si l'interlocuteur n'est pas satisfait par votre démonstration lumineuse, s'il doute encore du révolutionnarisme français, vous serez sans doute persuadé qu'il ne sait trop ce qu'il veut et vous l'enverrez promener. Envoyez-le donc vers nous, je vous prie ; nous tâcherons de l'éclairer ; nous nous bornerons à continuer votre démonstration et nous dirons ceci :

« Oui, on est révolutionnaire en France ; on croit à la Révolution comme d'aucuns croient en Dieu ; on attend sa venue ; on en parle comme d'un fait fatal qui se produira un jour sans qu'on sache pourquoi ni comment, sans qu'on y soit pour rien. Elle est une vieille amie qu'on rencontrera un soir au détour du chemin et qu'on embrassera avec effusion.

» Et cette idée n'est pas faite pour effrayer ni les ouvriers, ni leurs pasteurs, pas plus que les bourgeois ou les conservateurs. Mr Clemenceau lui-même en parlerait bien encore, même à un banquet de flics, avec une amitié un peu moqueuse, et Viviani nous dirait en termes fleuris et étoilés sa tendresse pour cette visiteuse de demain.

» Seulement, voilà : tout le monde en parle avec attendrissement et personne n'y croit, personne ne se permettrait de penser sérieusement à la possibilité de la faire aujourd'hui. Le mot Révolution a lentement évolué ; il ne signifie plus rien maintenant ; il n'est qu'un mot, un chiffon qu'on agite au nez du populo pour le faire aboyer un tout petit peu, pour l'enthousiasmer. Ce n'est plus que l'hameçon manié avec une habileté merveilleuse par ceux qui aspirent à devenir les chefs ; elle est l'ombre que suit la foule, lâchant pour l'attraper la révolte possible.

» Elle est devenue l'entité au nom de laquelle on endigue les énergies, au nom de laquelle on arrête les gestes. Dans une grève un orateur socialiste dira aux ouvriers un peu énervés, prêts à accomplir un acte de révolte : « Arrêtez ! vous allez compromettre par votre imprudence la Révolution qui arrive ; vous allez la faire avorter... Calmez vos justes colères ; réservez-les pour le jour ou la Révolution surgira. »

Et qu'à ce moment un homme se lève et dise : « Mais l'acte de révolte que nous voulons accomplir ne sera-t-il pas le signal ou tout au moins un avant-coureur de cette Révolution dont vous nous parlez en la reléguant toujours dans l'avenir ?... » qu'un homme dise cela, immédiatement l'orateur dira : « Cet homme est un agent provocateur » et la foule répétera : C'est un agent provocateur, c'est un agent provocateur, sortez-le, assomez-le : sur le dos de l'homme se passera la colère inutilisée de l'auditoire, et dans le calme revenu l'orateur chantera la Révolution... de demain.

Dans la rue, alors que s'étale tout l'appareil social, alors que la troupe et la masse des agents repousse insolemment la foule qui se laisse faire parce qu'elle est lâche et parce que le signal de la Révolu-

tion n'est pas pour aujourd'hui, si un homme accomplit un geste de révolte, aussitôt tous le renient, dans toutes les bouches, le même *leitmotiv* revient : « Agent provocateur ! »

Ah ! certes, en France on est révolutionnaire, mais on n'est pas révolté.

Révolutionnaire, l'ouvrier qui se laisse exploiter et chasser sans un geste de colère, qui descend dans la mine, qui brûle ses poumons devant les hauts fourneaux des journées pleines.

Révolutionnaire, l'honnête citoyen que les agents font circuler quand bon leur semble, où bon leur semble.

Révolutionnaire le locataire aux abois qui se suicide parce qu'il ne peut payer son terme.

Révolutionnaire, l'ivrogne qui en buvant son absinthe expectore des lambeaux de phrases creuses où demain est engagé.

Révolutionnaires, tous les pleutres qui n'osant rien faire, confits dans leur sagesse veulent néanmoins être considérés comme des hommes aux idées avancées.

Révolutionnaires, ceux qui paralysent notre action et nous jettent au visage quand nous essayons de secouer le joug des épithètes « Agents provocateurs, mouchards ! »

Et révolutionnaires aussi, les quelques libertaires ou anarchistes qui pour s'excuser de ne rien faire, hors du domaine de la théorie se gaussent de nous lorsque nous accomplissons des gestes contre l'autorité, contre les préjugés qu'eux-mêmes condamnent mais respectent... jusqu'à la Révolution.

Ces hommes, qui dédaigneusement se rient des efforts que nous faisons, qui ne comprennent pas que nous essayons en toute occasion de conformer notre vie à nos principes, ce sont des révolutionnaires, soit ! Aussi bien le mot est assez galvaudé pour que nous n'y tenions guère, aussi bien nous semble-t-il assez inexact alors qu'on s'en affuble aux heures ternes de dépression que nous traversons.

Nous ne sommes pas des révolutionnaires puisque nous ne faisons pas la Révolution comme vous l'entendez, mais nous sommes

des révoltés ! Nous ne parlons guère du Grand soir, mais nous montrons les actes de révolte possibles aujourd'hui. Nous ne sommes pas de purs théoriciens réfugiés dans le rêve comme vous pourriez le croire.

Nous regardons autour de nous et nous voyons de la besogne à faire. Nous combattons l'autorité sous quelque forme qu'elle se présente, soit par la discussion, soit par la raillerie, soit par l'action effective. Et si nous ne faisons pas ainsi la Révolution dont tant parlent sans y croire, nous essayons du moins de la préparer.

Qu'importent les méfiances ou les colères qui nous accueillent. Nous savons que nous sommes dans la bonne route puisque nous gênonnons non seulement ceux qui essaient de se hisser au pouvoir en agitant la marotte révolutionnaire, mais ceux qui y sont parvenus. Leurs colères peuvent nous briser, mais non détruire notre œuvre. Elles ne sauraient arrêter notre propagande. Elles ne peuvent que nous encourager dans notre travail d'éducation, nous avons à changer la mentalité des pauvres moutons, fils dégénérés de la Révolution qui se réclament d'elle, comme un ignorant se réclamerait du savoir de son père.

Et quand au lieu de parler sans relâche du Grand Soir les hommes auront enfin une mentalité de révoltés, quand ils sauront exactement ce qu'ils veulent et ne confieront pas à d'autres le soin de remplir leurs vœux, alors peut-être arriveront-ils à secouer le joug qui les oppresse, et qu'aujourd'hui ils supportent dans l'espoir de le voir tomber un jour sous le souffle d'une Révolution salvatrice surgie d'on ne sait où, apportant avec elle le bonheur de l'humanité.

Anna MAHÉ.

l'anarchie N° 123 - 15 Août 1907

NOTRE CORRESPONDANCE

Le Grand Soir

à Anna Mahè.

Bien que j'aie fort peu le goût des polémiques il me paraît intéressant, pour d'autres que nous deux, d'apporter à votre dernier article une attention qu'il mérite, et de relever, dans son ensemble, des contradictions qui me semblent flagrantes et de nature à vous troubler vous même.

Nos amis en pourront peut-être faire leur profit, et je n'ai d'autre but que de dissiper toute équivoque.

Vous êtes anarchiste parce que vous êtes une révoltée de chaque minute, et vous n'êtes pas révolutionnaire parce que vous ne croyez pas à la révolution (le petit *r* suffit).

Les raisons que vous donnez de ceci sont à la fois déterminantes et concluantes — pour vous, évidemment. —

Elles sont *déterminantes* en ce sens que vous n'envisagez pour les hommes la possibilité de vivre une vie vraiment meilleure *que quand ils auront enfin une mentalité de révoltés*.

Mais, ne vous semble-t-il pas qu'en « vie meilleure », la mentalité de révolté sera au moins superflue ?

La mentalité de révolté est un *moyen*. Un *moyen* ne saurait être un *but*. Vous confondez ici les deux termes.

Vous ne croyez pas à la Révolution, soit, mais alors que parlez-vous *d'essayer du moins de la préparer* ?

On ne prépare pas une chose à laquelle on ne croit pas. De deux choses l'une : ou vous croyez ou vous ne croyez pas. Si vous croyez, préparez ; si vous ne croyez pas, cultivez votre jardin. On n'est pas à la fois chèvre et chou.

Vous dites que les révolutionnaires parlent de la révolution *comme fait qui se produira un jour sans qu'on sache pourquoi*. Sans

qu'on sache pourquoi ? ! ? Mais, il me semble encore que le travail d'éducateur auquel vous vous livrez, vous et d'autres, n'aura pas été étranger à ce que les hommes exploités sachent *pourquoi* et *comment* ils le sont. Ne sait-on pas toujours pourquoi on se révolte, quand on se révolte *pour changer d'état* ? La misère est le plus sûr facteur de révolte, et ne posséderait-on qu'une partie de la révélation que ceci est suffisant pour opérer la plus tenace cataracte. On saura donc *pourquoi* — et notez, notez bien, que je ne parle que de ceux *qui seront révolutionnaires* —, on saura donc pourquoi, si on ne sait *comment*. Mais ceci demeure une affirmation toute gratuite de votre part. Il vous est absolument impossible d'affirmer que l'on ne saura pas *comment*. Pour ma part, quelques années aidant et volonté venant, je penche à croire que l'on saura *comment*.

Vous dites encore : « et sans qu'on y soit rien ». Voyons, voyons, ma camarade, un peu de logique pure.

On « y sera » pour quelque chose puisque ceci sera l'œuvre des intéressés eux-mêmes. Une révolution ne descend pas du ciel cuite à point et ce n'est pas le mitron qui fabrique les chaussures.

Pour finir brièvement, croyez que vous vous trompez grandement en assurant *qu'on est révolutionnaire mais qu'on n'est pas révolté*.

Si. Les deux. Ne demandez pas de preuves : elles foisonnent à ne plus savoir laquelle prendre la première pour vous la montrer sur toutes ses faces comme un prisme.

J'excuse votre injustice momentanée parce que j'en connais les raisons, parce que je les admetts même.

Vous êtes, vous aussi, une *assoiffée de justice sociale*, et c'est la déception qui parle par votre bouche.

Je vous loue d'être pressée. Nous sommes tous pressés, mais il y a tant de choses où l'on va un peu à l'aveuglette en ce carrefour de la vie que l'on bataille sur lequel prendre qui soit le plus court.

Il vous reste encore assez d'esprit religieux pour écrire : « *Quand* les hommes auront enfin... », « *Quand* ils sauront exactement... ».

Ce *quand* sempiternel c'est la religion de l'Espoir, le déisme — ou le théisme, à votre, choix — d'une éternité d'amour, le viatique du présent et l'eucharistie de demain.

« Quand... » Ah ! oui, quand ? Cet adverbe de temps est, voyez-vous, un mot dangereux et compromettant par son auto-hallucination. Et comment pouvez-vous, vous qui êtes positive, déterministe, vous servir d'un mot qui l'est aussi peu ; d'un mot qui n'est qu'une expectante ; d'un mot qui, en cinq lettres, est tout une spéculation de philosophie ?...

Je ne prends pas pour moi et les gens qui pensent comme moi les reproches amers adressés à ceux qui nous raillent et nous combattent, vous et les vôtres.

Je pense que vous exagérez en disant que *des camarades* se gaussent de vous. *Piqûres d'aiguilles*, tout au plus.

On sait que vous êtes généreuse et brave, et, ne dût-on envisager que ceci qu'il est inutile d'aller chercher d'autres raisons plus ou moins valables.

Je suis avec vous, *entièrement*, pour rire des tonitruances pompières sur la venue prochaine de la Révolution. Avec vous entièrement, pour lire de la rhétorique verbeuse qui l'annonce et de la logomachie révolutionnaire qui la justifie.

Crevons les pantins en baudruche, les messianiques gigolos de la République et du Socialisme facile.

Mais tendons-nous la main, nos cœurs sont pareils et nos esprits ne peuvent être ennemis.

Georges DURUPT

l'anarchie N°124 - 22 Août 1907

NOTRE CORRESPONDANCE

Le Grand Soir

I

A Georges Durupt.

Si j'avais énormément d'amour propre, je pourrais être vexée de n'avoir pas été comprise ; j'en suis seulement ennuyée et je me demande si j'ai été bien claire, si le désir de faire de l'ironie ne m'a conduite à l'obscurité. Certes, je me comprends bien, mais Durupt, et bien d'autres encore, ne m'ont pas comprise.

Voilà qu'on me fait dire que je suis contre la Révolution, ou plutôt que je n'y crois pas, tout en croyant à la Révolte.

Je ne sais comment Durupt et d'autres entendent une révolution ? Pour ma part, j'estime que toute révolution est une somme de révoltes partielles provoquées par une ou plusieurs causes. En temps ordinaire la révolution n'est pas, mais des actes de révolte peuvent se produire chaque jour. Je trouve bons les actes de révolte isolées, les actes contre l'autorité, qu'ils soient l'acte d'un Ravachol, d'un Emile Henry, d'un Vaillant, etc., ou l'acte de n'importe lequel d'entre nous résistant en toutes les circonstances de sa vie à l'autorité des représentants de la loi, à l'autorité qu'exerce sur les hommes la sottise des autres hommes. Ces actes isolés de réaction contre le milieu ont une portée très grande, ils habituent la foule à secouer sa résignation ; ils la font évoluer.

Et alors, si ces actes isolés de révolte m'intéressent, comment pourrai-je m'en désintéresser lorsqu'ils se groupent, forment un tout, une révolution ?... Je crois à la possibilité d'une révolution comme Georges Durupt et beaucoup d'autres, mais aussi, et toujours avec des camarades, je sais regarder autour de moi et j'y vois ceci : des hommes se sont servi du mot révolution comme d'une amorce : ils l'ont fait dévier de son sens réel ; ils l'ont employé à tout propos et

hors de propos ; ils ont bercé la foule avec leurs discours vides où des mots sonnaient : des mots vides ; et le peuple a suivi ; nous avons vu ces faits étranges : des hommes s'intituler révolutionnaires que la voix d'un agent faisait trembler ; nous avons vu des partis *socialistes révolutionnaires* dont je n'ai pas besoin de parler, et des hommes se dire *révolutionnaires* avant tout. Et nous qui connaissons le caractère français, nous qui savons combien chez nous on se grise facilement de mots, nous cherchons à réagir contre cette tendance déplorable, et si nous employons rarement le mot révolutionnaire c'est — tu le sais bien Durupt — qu'actuellement il n'évoque rien du tout, ou du moins, qu'il peut prêter à équivoque. Tiens, la meilleure preuve tu la fournis toi-même, lorsque dans mon article, je parle de ces révolutionnaires dont tu ris avec moi, de ceux qui pourraient dire s'ils étaient francs : « Parlons-en toujours, n'y pensons jamais », tu me réponds au nom des anarchistes, au nom des révoltés, des vrais révolutionnaires, si tu le veux bien.

Tu m'en veux un peu, je vois, d'évoquer l'avenir. Je pourrais te répondre, et ce serait puéril, que pareil reproche, si c'en est un, pourrait t'être adressé. Est-ce une religion de penser que ceux qui nous suivront pourront faire mieux que nous ?

Je crois que c'est une certitude si nous ne tablons pas sur d'improbables cataclysmes faisant reculer l'humanité de quelques siècles. Nos descendants, je le crois, profiteront de notre expérience en y ajoutant la leur. Je te concède que le présent nous intéresse beaucoup plus ; laissons donc de côté ta petite piquûre d'aiguille et crois bien que tu aurais tort de te penser visé par par mon article.

J'ai un peu ri des éloges que tu me fais ; j'ai même pensé qu'ils étaient tout à fait inutiles, si ce n'est exagérés, mais je suis tout à fait heureuse de te voir joindre ton effort au mien et à celui des camarades pour rire de tous les prêchers de Révolution... à demain.

Anna MAHÉ.

II

Comme Anna Mahé, je ne crois pas au succès d'une révolution présente. Les individus sont trop ignares, trop inconscients, trop abrutis, mais je pense qu'on peut préparer cette révolution en modifiant la mentalité des hommes, en travaillant à les débarrasser de leurs préjugés. Je croirais à la dite révolution quand une majorité d'hommes seront conscients et raisonnables s'émanciperont de toute tutelle et se jugeront aptes à faire eux-mêmes leurs affaires.

Crois-tu que l'humanité actuelle est mûre pour le bouleversement de la société ? J'en voudrais bien voir le lendemain. Il est vrai, me diras-tu, qu'on ne peut rien savoir de ce qui se passera le lendemain d'une révolution, mais avec la mentalité des hommes tout permet de le présumer : il n'y aura qu'une forme politique de changée, l'état d'esprit sera le même. On pourra casser des vitres, démolir des murailles et changer le nom des maîtres actuels, mais la forme autoritaire restera toujours.

Cette révolution nous donnerait peut-être le collectivisme qui n'est que la féodalité étatiste dans toute son horreur, l'iniquité fonctionnariste et bureaucratique dans toute son absurdité. D'un pareil régime nous ne voulons pas. C'est une phase, dit-on, par laquelle nous serions forcés de passer, j'aimerais à la passer très rapidement ; nous aurions intérêt à ce que les Individus soient assez conscients pour « l'outre-passer ».

Ce serait long, me diras-tu, d'attendre que tous les individus soient conscients pour faire la révolution sociale, pour être libre.

Je répéterais ta phrase : « Nous sommes tous pressés, mais il y a tant de chemins où l'on va un peu à l'aveuglette en ce carrefour de la vie que l'on bataille sur lequel prendre qui soit le plus court. » Cela est fort naturel. La réflexion pour prendre le bon chemin n'est pas du temps perdu. Ceux qui veulent arriver à vivre leur vie ne jouent pas aux dés sur la route à suivre. Si tous les chemins mènent à Rome,

vers l'absurdité, il n'en est sans doute qu'un qui mène au bonheur, c'est celui de la raison. Ne crois pas, camarade, que je pense que la raison exclut la révolution... au contraire.

Maurice IMBARD.

l'anarchie N° 125 - 29 Août 1907

« Le mot Révolution (...) n'est qu'un mot, un chiffon qu'on agite au nez du populo pour le faire aboyer un tout petit peu, pour l'enthousiasmer. Ce n'est plus que l'hameçon manié avec une habileté merveilleuse par ceux qui aspirent à devenir les chefs ; elle est l'ombre que suit la foule » – Anna MAHÉ.